

LE COULOIR

Une nouvelle d'Elisabeth RAVEY

Aië, ma tête ! Qu'est-ce que j'ai mal au crâne ! J'ouvre les yeux. Je suis étendu sur le sol dans un couloir noir. Mais qu'est-ce que je fais là ? Je ne me souviens de rien. A grand peine, je parviens à m'asseoir. Je me frotte la tête, la douleur semble s'estomper. Je n'arrive pas à comprendre où je me trouve. A ma droite et à ma gauche se trouvent alignées une multitude de portes d'un blanc lumineux. En face de moi, s'élève une porte, toute aussi lumineuse, mais bien plus large et bien plus haute que les autres. Mais tout autour de ces portes, il n'y a rien. Pas de texture, pas de plafond, de mur ou de sol. J'ai l'impression que ces portes sortent du néant. Moi-même je ne repose sur rien. Je suis dans le vide, dans le noir. C'est palpable mais ce n'est pas visible. Je penserais que je suis dans un rêve, si ce n'était ce lancinement dans ma tête. Doucement je me relève. Je veux sortir de cet endroit lugubre et angoissant. J'avance sur ce sol qui n'en est pas un avec l'appréhension de tomber dans ce vide. Je me dirige vers la grande porte. La distance qui nous sépare paraît s'étirer au fur et à mesure que j'avance. Je presse le pas. Sur mes côtés les portes lumineuses défilent. J'arrive enfin à la grande porte. Il n'y pas de poignée. Je me tourne et regarde les autres portes. Ce détail, pourtant primordial, m'avait échappé. Aucune des portes n'a de poignée. Je me place face à la grande porte et d'une main la pousse, mais rien ne se passe. Je réessaie des deux mains, puis plus vigoureusement, mais la porte ne bouge pas. Je me recule d'un pas et appelle.

- Hé ho, y a quelqu'un ? Je suis coincé ! Pouvez-vous m'ouvrir ? Hé ho ! S'il vous plait !!

Je regarde les autres portes mais aucune ne s'ouvre. J'attends une minute et recommence à appeler. Au bout d'un moment, la colère me gagne. Je décide d'enfoncer cette porte. De quel droit me garde-t-on prisonnier ? Je prends mon élan et la cogne à grands coups d'épaule. Mon épaule est, à présent, douloureuse mais la porte n'a pas cédé. De rage, je lui donne des coups de poings et des coups de pieds en hurlant. Essoufflé, je m'arrête. J'appuie mon dos à la porte et me laisse glisser, jusqu'à être assis. Le trop plein de rage évacué, je tente de réfléchir, de comprendre ce qu'il m'arrive. Comment ai-je pu atterrir ici ? Alors je réalise que je ne peux rien me rappeler. Ma tête est vide. Je pense, je fulmine même, mais rien de concret ne se présente. J'ignore ce qu'il s'est passé avant ce couloir. Je ne pourrais même pas dire quel est mon nom ! Mon dieu, mais que se passe-t-il ? Exténué, mes paupières s'alourdissent. Je ne veux pas m'endormir ici, mais je n'ai pas la force de combattre contre le sommeil.

Un souffle glacial dans la nuque me réveille. Je sursaute, cherche d'où provient ce vent si froid. Je suis toujours dans ce couloir, adossé à la grande porte. Rien n'a bougé. Je me masse la nuque endolorie par cette sieste en position assise. A cet instant une porte s'ouvre. Je me lève précipitamment et avance vers elle, m'attendant à voir quelqu'un entrer dans le couloir. Mais rien n'y personne ne me rejoint. Arrivé sur le pas de porte j'entends :

- Papa, ha, enfin tu es là !!!

Je regarde surpris la jeune femme sur un lit d'hôpital qui s'adresse apparemment à moi. Près d'elle se tient un homme le sourire jusqu'aux oreilles.

- Mais entre voyons, viens voir ta petite fille, grand-père ! me dit la jeune femme en montrant un tout petit lit près d'elle.

Je regarde dans la direction indiquée. C'est comme un bac en plastique transparent reposant sur de hauts pieds. On peut y voir une toute petite chose inerte à l'intérieur. La maman est radieuse. Je fais un pas en avant et la fixe quelques instants. C'est donc ma fille. Je réfléchis, me concentre pour me souvenir. Un prénom me vient à l'esprit.

- *Julianne*, dis-je d'un ton triomphant.

- *Oui ? Papa ? Qu'y a-t-il ?* demande la maman un peu surprise.

Je me souviens, je lui ai donné ce prénom, car c'est la coutume familiale d'avoir les prénoms commençant par un J. Oui, je me souviens de ce passage de ma vie. J'ai déjà vécu ce moment. J'ai d'ailleurs réagi comme un abruti en reprochant à ma fille d'avoir appelé son enfant Eléonore. Et d'avoir, par ce fait, brisé la fameuse coutume familiale. Julianne avait pleuré et je n'avais pas su quoi faire alors je me suis éclipsé. Je m'en suis toujours voulu. Est-ce pour ça que je suis là ? Pour rattraper cette erreur ?

Je m'approche de Julianne, lui embrasse tendrement le front, je lui dis que je l'aime. Elle semble surprise. Cela me fait un pincement au cœur, car, il est vrai, qu'elle n'a pas été habituée à ce genre d'effusion. Je me tourne vers le bébé, il est réveillé et remue les mains en regardant fixement un personnage invisible. Je sais depuis longtemps que c'est une fille, Julianne et Edouard, l'homme près d'elle, ont désiré le savoir au plus tôt. Mais je ne suis pas censé savoir son prénom. Je demande à Julianne si je peux la prendre dans les bras et m'exécute. J'inspire profondément et dit :

- *Qu'est-ce qu'elle est belle ! Elle a ta bouche. Alors comment se nomme ce bout de chou ?*

Julianne lance à Edouard un regard angoissé. Edouard semble l'encourager d'un regard signifiant "*ne t'inquiètes pas je suis avec toi !*" Je suis pris d'une envie de rire que je refoule, en voyant cette scène. Edouard est un faible et d'ailleurs je me souviens qu'il n'a absolument rien dit la dernière fois lorsque je m'en suis pris à Julianne.

- *Papa, notre fille s'appelle Eléonore*, dit-elle sur un ton qui se voulait assuré.

- *Comment ça ?* tonnè-je

Julianne très sensible, commence à avoir les yeux qui rougissent. La réaction qu'elle appréhendait tant allait se produire.

- *C'est VOTRE fille, certes mais c'est aussi MA petite fille !* dis-je très sérieusement.

Puis je rajoute en riant ravie de mon petit effet :

- *Bonjour, ma douce Eléonore, bienvenue dans la famille*, susurrè-je au bébé en lui caressant délicatement la joue de mon index qui paraît démesurément gros sur ce si petit visage.

- *Merci papa*, me dit Julianne reconnaissante, en serrant un peu plus fort la main d'Edouard.

Attention qu'il ne mérite vraiment pas. Non, je n'aime pas cet homme et ne le pourrais jamais je crois. Julianne mérite beaucoup mieux.

J'exulte, j'ai réussi ! Je n'ai pas gâché cette journée primordiale pour Julianne. Une infirmière entre. Elle nous annonce qu'elle va prodiguer quelques soins à la maman, et que nous sommes gentiment invités à quitter la chambre. C'est drôle comme une femme en accouchant perd ce statut de femme pour celui de mère et son prénom pour celui de "maman". Je repose ma petite fille dans son berceau et après avoir embrassé ma fille et félicité Edouard, je sors de la pièce. En passant la

porte, je me souviens que je vais croiser dans le couloir, Clotilde, ma femme, arrivant les bras chargés de peluches et de chocolats. Au lieu de cela je me retrouve dans le couloir noir. Je me retourne, la chambre d'hôpital a disparu, même la porte que j'avais empruntée n'existe plus, juste le noir.

La mémoire m'est revenue mais ce couloir est toujours aussi angoissant. Mais où suis-je tombé ? Comment une porte peut-elle s'ouvrir sur un passage de ma vie ? Peut-être est-ce ça le paradis, l'illusion que l'on peut rattraper ses erreurs ?

Je sens à nouveau le souffle glacial sur ma nuque. Je m'attends à ce qu'une des portes s'ouvre, mais rien ne se passe. D'où vient ce vent ? Il n'y a apparemment aucune aération dans cet endroit. Ni aucune fermeture non plus. Le temps passe très lentement. Je m'assieds tentant de garder mon calme. Je repense à ce que je viens de vivre. Je n'ai aucune idée de l'heure qu'il peut être car je n'ai pas de montre. Depuis combien de temps suis-je ici ? Je constate avec étonnement que je n'ai pas du tout faim. Bientôt, une autre porte s'ouvre du côté opposé à la première. Je me lève doucement et regarde avec appréhension dans sa direction. Toujours personne n'en sort. Au bout d'un instant je m'approche lentement et regarde où cela mène.

- Mais voyons entrez, Mr Rojol, prenez un siège.

Je réfléchis un instant pour savoir qui vient de s'adresser à moi. Un homme d'une quarantaine d'années, assis derrière un bureau me fait signe de venir. Son visage m'est familier mais je n'arrive plus à me rappeler où et quand je l'ai rencontré. Je fais un pas en avant, afin de pénétrer dans le bureau. Je fouille désespérément dans mon esprit pour trouver pourquoi ce visage m'est familier. J'avance dans la pièce afin de me rapprocher de lui. En marchant, je ressens une impression grisante de vitalité. Tout mon corps me semble léger, mon dos plus droit, mes

jambes plus sûres. Mes mains semblent se décontracter. Je les regarde, la peau est ferme et encore tendre. Ce ne sont plus les mains calleuses et flétries que j'avais, il y a une minute encore. Ca y est, je reconnais cette pièce. Mais comment ai-je pu ne pas la reconnaître plus tôt ? Certes on y a fait de nombreux travaux depuis, mais quand même, c'est mon bureau depuis 23 ans. Je connais chaque recoin de cette pièce, toutes luminosités de chaque heure du jour et de chaque jour de chaque saison. Oh, oui, j'en ai passé des heures de ma vie ici, plus que dans mon propre salon.

- *Asseyez-vous, jeune homme, me dit l'homme.*

Je m'exécute. Je me souviens maintenant. C'est le jour de mon embauche. L'homme en face de moi se nomme Patrick Beauvois. C'était l'un de mes meilleurs amis. Il était mon mentor et ... il est mort. C'est un très grand bonheur de le revoir mais je ne dois pas laisser transparaître mes sentiments où il va me prendre pour un fou et je perdrais ce poste qui est devenu toute ma vie.

- *Alors, comme ça vous souhaitez rejoindre notre équipe ? me demande-t-il en me fixant d'un regard franc.*

Son regard m'a toujours fasciné. Tant d'assurance et tant de bonté en même temps. C'est d'ailleurs la première chose qui a décliné et c'est ce qui m'a mis la puce à l'oreille sur sa santé. Il est parti, très rapidement, emporté par un cancer du poumon. En six mois, tout au plus.

Je réalise que je n'ai toujours pas répondu.

- *Oui, Monsieur, c'est effectivement ce que je souhaite.*

- *Très bien, nous avons actuellement un poste en création. Nous avons besoin de quelqu'un d'autonome et responsable. Si vous accédez à ce poste, vous aurez en charge de remettre en état l'intérieur des véhicules après chaque location ainsi*

que de veiller à ce que toutes les révisions et réparations soient faites en temps et en heures.

- Cela me convient. Ne vous inquiétez pas, vous pouvez compter sur moi.

- Vous avez l'air sûr de vous, c'est très bien. La rémunération est le SMIC plus un véhicule de fonction. Vous avez le permis de conduire, j'espère ?

- Oui, bien sûr. C'est parfait pour moi.

- Bon et bien, Séverine, ma secrétaire, va vous préparer un contrat de travail. Pendant ce temps là, je vais demander à Cyril de vous faire visiter "la maison".

Il décroche le téléphone, compose les trois chiffres du poste de Cyril et le prie de nous rejoindre. Je profite de ces instants privilégiés qui me sont offert en compagnie de cet homme qui sera comme un père pour moi, mais qui nous quittera trop tôt.

On tape et la porte s'ouvre sur un jeune gaillard. Je retiens un rire qui serait très mal interprété. Je n'en reviens pas. Il est si jeune, je ne me souviens même pas qu'il ait été si jeune un jour. Cyril et moi travaillons toujours ensemble et le voir avec cette tête de post adolescent est hilarant. Je m'approche de lui et lui serre franchement la main en me présentant. Patrick se lève et lui explique que je vais travailler avec eux et lui demande de me présenter aux autres. Puis il nous raccompagne à la porte de son bureau. J'appréhende de m'approcher de la porte, ces instants avec lui ont été trop courts, mais je n'ai pas de raison valable pour prolonger l'entretien. Je lui serre la main en le remerciant le regard plongé dans le sien. Le reverrai-je ?

- Ravi de vous avoir dans notre équipe, me dit-il en accompagnant sa phrase d'une tape amicale sur l'épaule de sa main libre.

- *J'en suis, moi aussi, ravi*, dis-je en ayant conscience que je retiens sa main un peu trop longtemps.

Cyril me précède, il passe la porte et à contre cœur je l'imite.

Comme je l'appréhendais, Cyril disparaît devant mes yeux ainsi que le bureau derrière moi. Je me retrouve à nouveau dans le couloir, perplexe. Quel était l'intérêt de ce saut dans ma vie ? Avais-je fait une erreur d'accepter ce poste ?

A ma surprise le couloir ne me laisse pas de répit et une autre porte s'ouvre déjà.

Comme pour les précédentes, la porte est ouverte mais personne n'en sort.

Je m'en approche me demandant ce qui m'attend cette fois ci. Je suis face à trois lavabos et un miroir renvoie mon image. Je suis dans des toilettes, mon dieu que je suis jeune. Je me tiens sur le pas d'une cabine de laquelle apparemment je sors.

Je m'avance dans cette pièce dont les murs sont recouverts de carreaux bleus, certains ornés d'une fleur ou d'une feuille. Un homme, qui m'est, a priori, inconnu se lave les mains. Je m'approche du lavabo et en fait de même. L'homme sifflote semblant mal à l'aise de cette promiscuité. Il se sèche rapidement les mains et sort par une porte de bois qui se trouve à l'extrême droite de la pièce. Derrière moi, une demi-douzaine de cabines accolées semble vide, et personne n'occupe les pissotières. Je suis seul. J'en profite pour me regarder, me scruter serait plutôt le terme, dans le miroir. J'ai 25 ans tout au plus. Je touche mon visage, en tâtant sa texture me tire les joues. Je bouge, oui, ça suit, c'est bien mon reflet.

Je réfléchis, essaie de deviner où je suis. Les bruits de cuisine, de discussions et de couverts m'indiquent que c'est un restaurant. Instinctivement je regarde ma montre. J'ai toujours eu des montres indiquant la date, aujourd'hui j'en suis content. Nous sommes le 25 juin 1975. Ça ne m'aide pas beaucoup. Je m'avance vers la porte des toilettes et regarde par le hublot. J'aperçois une dizaine de tables

recouvertes de nappes rouges et blanches à carreaux, toutes comblées de monde. Sur la droite se trouve une énorme cheminée dans laquelle grillent diverses viandes, steaks, brochettes..., sur des grilles posées à peine au-dessus d'une fournaise de braise. Le cuisinier maintient le brasier à l'aide d'un soufflet presque aussi grand que lui, qu'il actionne à l'aide d'une pédale. A chaque pression sur l'engin, le lit de braise rougeoie plus intensément encore.

Soudain, à une table dressée pour deux, je reconnais Séverine, la secrétaire de l'agence où je travaille. Une très belle blonde aux cheveux légèrement ondulés avec des yeux d'un bleu si intense qu'il est difficile de ne pas y plonger. Avec sa peau diaphane et son corps svelte, si svelte qu'elle lui donne une impression de fragilité auquel j'ai du mal à résister. D'ailleurs, je me souviens que c'est aujourd'hui que nous allons entamer une relation qui sera extrêmement forte. Non pas un amour inconditionnel, mais une recherche de soi-même dans l'autre. Elle m'a tellement appris sur moi-même que grâce à son aide je me suis retrouvé. Mais ce fut aussi la plus grosse "erreur" de ma vie. Une erreur qui a bien failli me coûter mon couple et ma famille.

Je regarde un instant Séverine qui se passe délicatement la main dans les cheveux. Pourquoi est-ce que je suis ici ? A priori pour ne pas commettre l'irréparable. Ça a l'air si facile comme ça ! Je sors de là, déjeune avec Séverine et ne vais pas plus loin avec elle. Voilà, ma faute sera effacée et tout sera pour le mieux dans le meilleur des mondes !

Mais non, ce n'est pas aussi simple. Ce n'était pas une sordide histoire de sexe. Clotilde, ma femme, car j'étais déjà marié depuis 5 ans et père depuis 4, et moi avions des problèmes. Nous vivions sous le même toit, partagions le même lit mais nous avions deux vies strictement parallèles. Nous ne faisons rien ensemble,

notre complicité s'était envolée. Ma relation avec Séverine m'a fait comprendre qui j'étais et apprécier ce que j'avais. Sans cela, Clotilde et moi, nous serions, petit à petit, éloignés jusqu'à l'inévitable séparation. Nous en aurions pris conscience ou plutôt nous l'aurions admis certainement que lorsqu'il aurait été trop tard. Je ne cherche pas à excuser cette relation avec Séverine, mais si je suis là pour réparer mon grand péché d'adultère et bien tant pis mais c'est hors de question.

Je pousse la porte et avance d'un pas décidé vers la table où se trouve Séverine. Dès le premier pas hors des WC, je me retrouve dans le noir. Je suis surpris. J'avais la certitude que j'allais la rejoindre à table. Je reste figé un instant. Je me retourne lentement, il ne reste que le néant. Que va-t-il se passer, à présent que j'ai choisi le "mal"? Maintenant que je n'ai pas saisi l'occasion de réparer mes "erreurs"? Vais-je enfin sortir d'ici ? Vais-je voir cette immense porte s'ouvrir ? Quitte à ce qu'elle me conduise en enfer, de toute façon ce couloir commence à me rendre fou.

Je m'avance devant cette porte que j'imagine être la sortie de ce couloir glacial. J'attends, à l'affût du moindre grincement. Je souris. Sous prétexte qu'elle est gigantesque, elle devrait grincer dans ses gonds. Comme si une porte de ce genre, dans un endroit de ce genre, allait grincer comme une banale porte de manoir ! Rien ne se passe. Je me perds en conjectures, imaginant mille façons dont elle pourrait s'ouvrir. Elle pourrait tout simplement s'évanouir, laissant place à autre chose. Fatigué, je m'assieds sur le néant auquel je m'habitue peu à peu. Las, je m'endors d'un sommeil sans rêve. A mon réveil, un doute s'installe. Suis-je réveillé ou est-ce que finalement je viens de m'endormir et je suis là dans un cauchemar ?

Soudain, la sonnerie d'un téléphone retentit, je tourne la tête vers le son. Une des portes est ouverte. Je me lève lentement, le téléphone ne cesse de sonner. J'arrive sur le pas de la porte. En face de moi, la salle de réunion de mon entreprise. Elle est meublée d'une grande table ovale de bois rouge pouvant accueillir une quinzaine de personnes et autant de sièges en cuir noir. Face à l'entrée, le mur n'est qu'une immense baie vitrée protégée par des stores beiges. Sur la table, devant six des places, sont posés un dossier, un bloc note, un stylo, un verre et une petite bouteille d'eau. Une réunion va avoir lieu mais personne n'est encore arrivé. Je m'avance vers la place qui habituellement est mienne. Dès que je pénètre dans la pièce, je sens à nouveau le poids des années s'envoler, physiquement du moins. Beaucoup moins qu'en passant la dernière porte, mais quand même je sais l'apprécier. Instinctivement je regarde ma montre : 15 juillet 1996.

Je réalise que le téléphone ne sonne plus. Je m'assieds et prends le dossier qui se trouve devant moi. Je l'ouvre et commence à l'étudier. Oui, je me souviens ! C'est un de mes très gros contrats. Une chaîne d'hôtel nationale très réputée veut travailler avec nous afin d'élargir l'offre de service à ses clients. Avec cette affaire, j'ai vraiment marqué des points dans l'entreprise et assis ma réputation. A 45 ans, il est agréable de pouvoir encore épater la galerie et faire sentir que l'on n'est pas dépassé. La promotion qui en a découlé fut aussi très agréable.

Le téléphone se remet à sonner. Je l'attrape et décroche perdu dans mes bons souvenirs. C'est Séverine :

- *Joël, c'est pour toi, c'est Clotilde.*

- *Ok, merci.*

J'entends un léger bip, l'appel m'a été transféré :

- *Oui, Clotilde, dis-je le plus naturellement possible.*

- Joël, je te téléphone juste pour te rappeler la petite fête de ce soir, pour le diplôme de Johan.

Je ne réponds rien. Je me souviens, qu'effectivement malgré cet appel, j'étais arrivé après cette fête. Mais ce contrat était très important. Sans ça, comment aurais-ju pu payer ses études et celles des autres ? Mon fils m'en a beaucoup voulu, je crois. En fait, je n'en sais rien, car la seule communication que nous ayons est d'ordre "domestique". Quand Johan est né, je n'étais dans la société que depuis 1 an et je devais faire mes preuves pour évoluer. Quand il a eu 3 ans, j'ai été promu responsable d'agence et là je devais faire mes preuves à ce poste, faire marcher l'agence. Il est clair que je n'ai pas été un père très présent pour aucun de mes enfants. Mais qu'est-ce que le spectacle de fin d'année par rapport à un contrat ? Qu'est-ce qu'une compétition d'adolescent boutonneux par rapport au démarchage d'un nouveau client ? Aujourd'hui avec le recul, je me demande si mes valeurs à l'époque n'étaient pas faussées. Johan est un garçon sensible. Je me suis souvent demandé si ce n'est pas à cause de cette absence de père qu'il est devenu homosexuel.

- Joël ? Tu es là ?

La voix de Clotilde me fit sursauter.

- Oui, oui, pardon je réfléchissais, répondis-je.

- Tu ne vas pas venir, c'est ça ? demanda-t-elle déçue.

- Sí, Clotilde, je te promets de rentrer pour la fête, la rassurai-je.

- Merci, Joël, me dit-elle émue avant de raccrocher.

J'ai honte. Ma femme est touchée parce que je dis que je vais rentrer pour la fête de mon propre fils. La porte du bureau s'ouvre et les participants à la réunion rentrent. La réunion se passe à merveille comme la première fois, sauf qu'ayant du

recul sur l'affaire j'ajoute quelques choses qui vont nous être bien utile à l'avenir. Mon adjoint est étonné des modifications que je propose, mais je lui fais un signe discret pour le rassurer. Au moment où nous aurions dû aller manger ensemble pour "fêter" la signature, je m'excuse expliquant fièrement que mon fils a obtenu son diplôme et que nous faisons une fête en son honneur. Personne ne semble vexé et ils me demandent, même, de féliciter mon fils pour eux. Mon adjoint se chargera d'eux pour la soirée.

Je les quitte dans le parking, fier de moi et un peu penaud. Finalement ce n'était pas si dur d'être présent chez moi ce soir. Je décide de prendre mon fils dans les bras, de le féliciter et de lui dire que je suis fier de lui et que je l'aime dès que je le verrais. J'ouvre ma voiture, une Mazda bordeaux. Mais au moment de pénétrer dedans et de m'asseoir sur le siège, je me retrouve brutalement les fesses dans le néant. Je suis déçu encore une fois. J'aurais voulu vivre cette soirée. Vivre pleinement ce moment avec ma famille. Mais je suis réconforté par la certitude que je l'ai fait.

Je reste assis les yeux dans le néant. Soudain je réalise que de nombreuses portes ont disparues. Je me lève. Effectivement, il n'en reste plus que cinq, sans compter la grande centrale. Qu'est-ce qu'il s'est passé ? Est-ce positif ou négatif ?

Sans attendre, une autre porte s'ouvre.

Je m'avance et regarde ce qui m'attend. C'est la cuisine dans la demi-pénombre. J'entre. Je suis en pyjama et j'ai une impérieuse envie de boire. Je m'avance vers le réfrigérateur pour me servir un verre d'eau fraîche. Les phares d'une voiture se garant devant la maison attirent mon regard. Et là je me souviens. Nous sommes quelques mois après la petite fête en l'honneur de Johan. Dans la voiture, c'est lui qui rentre d'une soirée entre copains. Il se penche vers le conducteur, un copain de

classe, et l'embrasse un long moment. J'avais été sous le choc la première fois. Mais maintenant, je suis plus ou moins habitué au fait. Johan, qui a aujourd'hui 26 ans, vit avec un homme depuis 1 an et demi. Je me remémore mon attitude la première fois. Je me souviens que j'étais allé dans le salon attendre qu'il rentre feignant d'être en train de lire. Je lui ai faussement demandé comment sa soirée s'était passé, s'il avait trouvé une petite copine. Ce à quoi il me répondit qu'il avait passé une bonne soirée mais qu'il n'y avait pas beaucoup de filles. Je frissonnais quand il prononça "pas beaucoup de filles", à l'idée que mon fils ait passé toute la soirée dans une partie gay. Je lui ai demandé qui l'avait raccompagné. Il me répondit vaguement que c'était un copain. Et quand je lui ai demandé plus de précisions, il me donna un prénom familier. Un petit jeune qui était venu plusieurs sous mon propre toit, faire ses devoirs avec Johan. Qui était même resté à dîner avec la famille quelques fois. Cela en était trop ! J'explosais en lui hurlant qu'il n'était qu'un menteur. Que je l'avais vu dans la voiture. Que cela ne m'étonnait pas qu'il soit pédé vue sa lâcheté. Qu'il me dégoûtait et que je ne voulais plus le voir. Je lui ai dit de quitter mon toit, de sortir de ma vue. Et il était parti. J'ai encore une fois regretté mon attitude après. Bien après quand il était trop tard.

Cette fois j'allais m'y prendre autrement. Je décide de ne pas quitter la cuisine, de peur de repartir dans le couloir noir en franchissant la porte qui mène au salon. Je mets en route la cafetière, sors deux tasses, les pose sur la table et m'assieds calmement. Lorsque Johan franchit la porte d'entrée, je l'appelle. Il arrive lentement. Je peux voir l'angoisse sur son visage. Je me lève vers la cafetière.

- Johan, tu veux bien boire un café avec moi ? Je sais que ce n'est pas vraiment l'heure mais à ton âge je ne vais pas te faire un chocolat chaud, dis-je en souriant le plus chaleureusement possible.

Il est surpris, accepte d'un hochement de tête et s'assoie devant l'une des tasses. Je nous sers, repose la cafetière. En lui passant le sucre je lui dis :

- Ecoute Johan, je t'ai vu dans la voiture.

Johan lève un regard empli de crainte vers moi. Je lui souris et reprends.

- Mon fils, je ne vais pas te faire croire que cela ne m'a rien fait. Mais je t'aime et ne veux pas porter de jugement sur tes choix de vie.

Johan n'a toujours pas prononcé un mot. Il semble rassuré mais il est extrêmement mal à l'aise. Je me lève et m'approche de lui. A nouveau, je sens que Johan devient anxieux. Mon Dieu, comme mon fils me craint ! Je le prends dans les bras et le sers contre moi. Comme il est assis, il a la tête contre ma poitrine. Je sens des sanglots le secouer et des larmes chaudes mouiller ma chemise. Je ne peux contenir les miennes. Lorsque ses pleurs ont cessé, je le lâche et retourne m'asseoir. La fierté masculine et surtout la trop forte charge émotionnelle, nous obligent à garder le silence. Nous buvons notre café dans le silence, mais nous n'avons jamais été aussi proche. Je débarrasse les tasses vident.

- Il est temps d'aller se coucher, tu ne crois pas ? lui dis-je en m'approchant de lui le bras ouvert.

Il se lève. Je pose le bras sur ses épaules et le serre contre moi. Nous avançons vers la porte menant au couloir. Je sais que je vais repartir dans mon couloir sordide dès que je l'aurais franchie. Johan passe le bras autour de ma taille et juste avant de franchir la porte, tourne son visage vers moi et me dit :

- Merci papa. Je t'aime.

- Je t'aime mon fils, lui répondis-je reconnaissant.

Mes yeux s'embuent à nouveau, mais le pas suivant, je suis à nouveau dans le néant. Je m'effondre littéralement. Je suis exténué physiquement et

émotionnellement. Je m'endors presque immédiatement d'un sommeil profond et sans rêve.

Au bout d'un temps, que je ne peux quantifier, je me réveille reposé. Je suis surpris car je réalise qu'il ne reste qu'une porte à présent, en dehors de la grande centrale. Mais elle est encore fermée. Je me lève. J'ai les jambes engourdis. Je marche lentement. Une question toute bête et sans véritable intérêt me traverse l'esprit : Si je marche, dos à la porte centrale, jusqu'où pourrais-je aller ? Ce néant a-t-il une limite ? Vais-je me cogner contre un fond en carton-pâte recouvert de papier crépon noir ? Je sais que je dis n'importe quoi. J'ai l'impression que je commence à perdre la tête. Ou est-ce peut-être pour ne pas la perdre que je pense à ce genre de chose ? Je me mets à marcher lentement. Le paysage de change pas, comme si je faisais du surplace et pourtant je sens bien que j'avance. Au bout d'un moment je commence à courir de plus en plus vite. Mais toujours pas de changement. Je m'arrête essoufflé et démoralisé de ne pas en voir la fin, de ne pas avancer. J'ai l'impression d'être sur un tapis de course. Je me retourne et à ma grande surprise, la grande porte est moins volumineuse. La petite porte restante est lointaine. Je me suis effectivement éloigné. Un sentiment de réussite m'envahie rapidement remplacé par la réalité. Je me suis éloigné des portes mais rapproché de rien. A ce moment là, la petite porte s'ouvre. Mince je suis loin maintenant. J'ai peur de louper le coche. Je me remets à courir mais en direction de la porte cette fois. Et si j'arrivais trop tard que se passerait-il ? J'accélère. Enfin, j'arrive devant elle à bout de souffle. Je vois un parc par une fenêtre. La portière d'une voiture s'ouvre de laquelle je sors en franchissant la porte. Ma femme Clotilde me rejoint, elle est sortie de l'autre côté du véhicule. Elle est tout de noir vêtue et ses yeux sont bouffis. Elle a beaucoup pleuré. Il y a un attroupement de

personnes qui semblent nous attendre. Certaines d'entre-elles, en nous voyant, s'approchent les yeux pleins de compassion et de tristesse. Tous vêtus de noir ou de couleurs sombres. Je commence à m'inquiéter car je ne comprends pas. Je n'ai jamais vécu ce moment- là, j'en suis certain. Je me tourne. Nous sommes devant un cimetière et derrière notre véhicule se trouve un corbillard.

Que se passe-t-il ? Les gens s'affairent et nous entraînent derrière le cerceuil que quatre personnes, dont mes deux fils en larmes, portent par des poignées. Un de chaque côté du cerceuil, ils sont très jeunes. Je cherche du regard ma fille. Je ne la vois pas. Pourquoi n'est-elle pas présente ? Je suis les autres et ne dis rien de peur de dire quelque chose de déplacé ne sachant qui nous pleurons. Discrètement, je regarde ma montre pour savoir qu'elle jour nous sommes. Comment ? Nous sommes 6 jours après la précédente porte. Vraiment je ne sais pas où je suis cette fois. Nous arrivons devant le trou où l'on va descendre le cerceuil. Clotilde me sert le bras si fort que j'ai l'impression que le sang ne peut plus y circuler. Elle ne retient plus ses larmes et pleure de tout son cœur. Le pasteur commence son prêche.

- Nous sommes ici aujourd'hui unis dans la douleur ...

Je ne l'écoute qu'à demi oreille, essayant toujours de comprendre où je suis.

- Une enfant si douce qui a grandi avec l'amour et dans le respect des autres...

Je regarde mes fils, ils sont abattus. Je réfléchis, en quelle année j'ai perdu ma mère ? Immédiatement, la question s'envole. Je me souviens parfaitement de son enterrement et ce n'est pas celui là.

- Elle était devenue une jeune femme pleine de bonté. Julianne emportée à l'âge de 26 ...

-Quoi ? Qu'est-ce qu'il vient de dire ? Julianne ? Comment ça Julianne ?
questionnè-je à mon entourage.

Clotilde me regarde effarée.

-Clotilde ? Réponds-moi ! Ce n'est pas de notre Julianne qu'il parle, hein ? Non, ce n'est pas possible ! Non, ça ne s'est pas passé comme ça ! Hurlè-je.

Je vis mes fils arriver vers moi en courant, et tous les regards de l'assistance se tourner plein de frayeur ou de compassion. Tout se brouille soudain. Je me sens tomber lentement vers le sol. Ma tête cogne fortement mais je ne sens rien.

Aïe, ma tête ! J'ouvre les yeux. Encore ce néant, mais cette fois il ne reste que la grande porte. Je n'ai pas le temps de me relever, qu'elle s'ouvre. En fait, elle disparaît peu à peu, laissant place au néant total dans lequel je me sens littéralement aspiré. Je glisse, je suis emporté vers le noir où se trouvait la porte. J'ai peur. Ça va si vite. Instinctivement, j'essaie de me retenir à quelque chose mais il n'y a rien. Je perds à nouveau connaissance.

J'ouvre les yeux. Mon corps semble fait de bois. Je regarde autour de moi. Je suis dans une chambre. Une chambre d'hôpital apparemment. Il y a une télévision éteinte suspendue en face de moi. Mon lit a un assez haut pied de lit avec une plaque accroché dessus. Clotilde est assise à côté de moi sur un fauteuil. Elle lit un livre à haute voix. Je bouge avec maladresse la main. Elle le remarque tout de suite et bondit vers moi.

-Joël, enfin tu te réveilles. Docteur, Docteur crie-t-elle en se dirigeant vers la porte.

Elle l'ouvre appelle mais ne quitte pas la chambre. Puis elle revient rapidement vers moi. La vie a repris son cours, c'est bien ma Clotilde d'aujourd'hui que j'ai devant moi.

- *Comment te sens-tu mon amour ? Me demande-t-elle.*

- *Bizarrement.*

C'est la seule réponse valable qui me vient à l'esprit.

- *J'ai eu si peur que tu ne te réveilles pas, reprend-elle.*

- *Pourquoi ? Depuis combien de temps je suis là ? Demandè-je.*

- *8 jours, répond-elle.*

A ce moment là, un médecin et une infirmière entrent rapidement dans la chambre.

- Alors M. Rojol, on revient parmi nous, dit-il avec un sourire.

Il met le faisceau d'une lampe dans un œil puis dans l'autre.

- *Très bien, conclut-il. Vous souvenez-vous de ce qu'il s'est passé ?*

Au moment où il me pose la question ça me revient.

- *Oui, j'ai glissé sur un jouet qu'Eléonore avait laissé trainer devant l'escalier. Je l'ai plus descendu sur la tête que sur les pieds, dis-je en essayant de sourire. Mais après ça je ne me souviens de rien.*

Clotilde qui est en face de moi me regarde avec un regard interrogateur.

- *Eléonore, mais qui est cette Eléonore ? Me demande-t-elle.*

Le docteur, lui, ne dit rien mais il me fixe d'une façon qui me glace le sang.

- *Voyons Clotilde, dis-je, Eléonore ! La fille de Julianne ! Ta petite fille !*

Horriifiée, Clotilde se tourne et se met à pleurer. Je ne comprends pas.

- *Très bien, très bien, dit le docteur. Nous allons en rester là pour aujourd'hui.*

Reposez-vous.

Puis se tournant vers ma femme :

-*Venez madame, il vaut mieux le laisser un peu.*

Ils commencent à s'éloigner vers la porte.

- Non, criè-je. *Que se passe-t-il ici ? Clotilde, dis-moi pourquoi tu pleures !*

- *Monsieur*, intervient le docteur, *je ne pens...*

- *Elle est morte, Joël !!* Le coupe Clotilde, *Julianne est morte voilà ce qu'il y a !*

Soudain les images de l'enterrement me reviennent. Non, ce n'est pas possible. Cet enterrement datait de bien des années plus tôt et quand je suis tombé dans l'escalier, elle était en vie.

- *Et Eléonore ? Comment va-t-elle ?* questionnè-je, anxieux.

- *Il n'y a pas d'Eléonore. Julianne n'a jamais eu d'enfant*, répond Clotilde.

Le docteur tente de tirer Clotilde hors de la chambre.

- *Sí, je sais qu'elle a eu un enfant !* Criè-je.

Pour avoir récemment revécu le souvenir de cette naissance, je suis sûr de moi.

- *Mais arrête !*, crie Clotilde exténuée. *Elle est morte, il y a 7 ans dans une ruelle près de chez elle !*

Puis elle s'effondre dans les bras du docteur qui la sort de la chambre.

La porte se referme. Je me retrouve seul. Je comprends tout maintenant. Ce fameux soir dont parle Clotilde, je m'en souviens.

Julianne avait été agressée par un jeune voyou. Mais à ce moment là, Johan, qui venait de se disputer avec son père au sujet de son homosexualité, arriva pour trouver refuge auprès de sa sœur. Johan avait pu faire fuir le voyou à temps et l'avait sauvé. Il l'avait amenée à l'hôpital et elle s'en était tirée avec une cicatrice sur l'épaule.

Or, j'ai, en bon père, évité cette dispute et Johan n'a pas eu besoin d'aller trouver refuge chez sa sœur...